

Artiste-entrepreneur : doux oxymore ou impossible combat intérieur ?

Intervention Table-Ronde

Christian BERGER – Directeur de Solid'arté, Vice-président du Collectif MERCI – Jeudi 26 mai 2016.

A l'occasion du **Forum Entreprendre dans la culture**, à la Gaîté Lyrique à Paris, j'ai eu le plaisir lors de la table-ronde « **Enjeux des métiers d'accompagnement à l'entrepreneuriat culturel** », organisée par le **Collectif MERCI**, de m'exprimer sur cette thématique. En voici, plutôt qu'un verbatim, une retranscription réorganisée et fidèle à ma pensée !

J'avais choisi dans un premier temps de traiter la question des besoins des artistes et des *artistes-entrepreneurs* selon deux axes : les besoins exprimés et non-exprimés.

Concernant les besoins exprimés, ce qui m'est généralement demandé, c'est *comment fait-on pour gagner de l'argent avec ce qu'on fait, comment fait-on pour générer des ressources*, mais aussi *quel est LE cadre juridique*, ou bien *existe-t-il UN cadre juridique qui convient à TOUT ce que je fais, à tout ce que je suis*, ou encore *comment fait-on pour être taxé le moins possible, pour perdre le moins d'argent avec ce que l'on produit en tant qu'artiste*. Aborder la thématique des besoins ainsi questionne à mon sens l'idée plus générale du *comment se situer dans son environnement, dans son écosystème, comment le concevoir et plus encore comment le vivre*.

Derrière cette expression formelle et verbalisée, l'interrogation sous-jacente est peut-être **comment passer d'une activité de création artistique**, bien souvent née par passion, par désir, **à une posture entrepreneuriale**. En effet, pour la majorité des artistes que je rencontre, le mot d'entrepreneur, le mot d'entreprise ne reçoit pas un bon accueil, et parler ensuite de commercialisation des œuvres est souvent source de crispation !

Je rappelle ou je précise pourtant qu'un artiste plasticien, un sculpteur, un peintre, sont des travailleurs indépendants, dès lors qu'ils souhaitent vendre leurs œuvres, et deviennent de fait au niveau juridique des créateurs d'entreprise, des entrepreneurs. **L'artiste-entrepreneur existe juridiquement**, et c'est même une obligation pour les arts graphiques et plastiques. D'où la douceur de l'oxymore !

Néanmoins, ce n'est pas parce qu'est donnée la capacité juridique de créer une entreprise que le porteur de projet a la capacité personnelle et individuelle d'être un entrepreneur ou d'avoir a minima une posture entrepreneuriale. Et c'est bien de cela qu'il s'agit pour moi quand je parle d'*artiste-entrepreneur*. La question est de déterminer pour l'artiste à quel

niveau il situe le curseur dans sa **capacité de s'inscrire efficacement dans une économie**, certes artistique, culturelle, mais une véritable économie.

Ce que cette économie a cependant de particulier, le sens ou la valeur qu'elle porte dans notre société, est notamment qu'elle permet à un créateur de valeur symbolique de rencontrer à un moment donné quelqu'un, que nous appellerons un public, qui se saisit de cette création, à travers différents canaux. Par un acte que certains diraient de *consommation* ou d'autres de *droit culturel*, quelqu'un se saisit d'une proposition de valeur qui est de l'ordre du symbolique, ce temps nécessitant pourtant un processus de circulation de richesse qui s'inscrit dans une économie. Ce processus crée de la complexité : une complexité de sens et une complexité économique.

Allons plus loin. Il existe dans notre société contemporaine d'une part un encouragement sociétal à la posture entrepreneuriale, à la capacité personnelle de créer de la richesse et de l'apporter à la société, ce qui signifie s'inscrire dans une économie, et d'autre part la quasi certitude qu'un artiste, un créateur de valeur symbolique, n'a pas vocation à devenir entrepreneur. Je crois en effet que le principe même d'être dans un processus de création de valeur ou de richesse symbolique échappe a priori à ce qui peut être chiffré. Celle-ci relève de la gratuité avant d'entrer dans un cycle d'usage qui lui confèrera de la valeur. Au départ, cette valeur est indéterminable, indéterminée, indéfinissable. Chiffrer la valeur d'une œuvre après 30 ou 40 ans de pratique n'a aucun sens. C'est techniquement, mathématiquement, budgétairement possible, mais ça n'a pas de sens. **Ce n'est pas parce que les choses sont possibles qu'elles ont du sens et ce n'est pas parce que les choses n'ont pas de sens qu'elles sont impossibles.** Disons que cette circulation et ces échanges de valeur symbolique font naître des systèmes, des économies artistiques de fait.

Mais que devient l'accompagnement d'artistes-entrepreneurs, d'entrepreneurs culturels, de professionnels de la culture, dans ce processus ?

Pour faire le lien entre ce qu'est la création de richesse, la proposition de valeur, qu'elle soit symbolique ou qu'elle soit économique, et cette question de l'accompagnement et du *qui accompagne* et *pourquoi*, je souhaiterais parler de ce qui, je crois, me caractérise aujourd'hui dans cet environnement, bref de **ma** proposition de valeur. En matière d'accompagnement, je la définis comme consistant à **faciliter** chez une personne ou chez un collectif **la façon de se projeter vers l'atteinte d'un objectif**, qu'il soit culturel ou d'une autre nature.

A côté de ma proposition de valeur existent d'autres propositions de valeur d'accompagnement, que celles-ci soient des propositions **juridiques**, plus proches peut-être du conseil, **financières**, telles que les leviers permettant d'obtenir des fonds d'amorçage, **organisationnelles**, qui permettent l'utilisation d'un cadre juridique intermédiaire ou coopératif, **de gestion**, qui permettent de suivre sur la durée l'évolution d'un modèle économique, avec un panel d'outils très mobiles et très rapides, et d'autres encore. Ainsi dans l'éventail des propositions d'accompagnement coexistent différents cœurs de métier associés à différentes façons de penser l'accompagnement et de le vivre, le tout dans un secteur qui est commun, à savoir pour ce qui nous concerne, le secteur de l'entrepreneuriat culturel.

En notre qualité d'accompagnants, nous pouvons nous situer sous deux angles par rapport à ce secteur, à la fois d'un point de vue extérieur parce que nous accompagnons sans faire, et à la fois en tant qu'**acteur économique** du secteur, et plus largement de cet écosystème qui organise la transmission-circulation d'une fonction symbolique vers un public en passant par une économie, dont la complexité technique ou financière est la traduction de la complexité de sens que j'exprimerai ici simplement par : qui a besoin du symbolique, qui le produit, qui le contrôle, à quoi sert la culture, à qui sert la culture, au-delà de générer des emplois, au-delà d'être un levier de croissance, quelle est la part du financement public ou de l'implication politique sur le symbolique, etc. ?

Je souhaiterais enfin évoquer deux autres points sur lesquels je porte un regard nuancé, et qui sont en lien avec l'entrepreneuriat culturel : l'innovation et le numérique.

J'entends souvent parler de modèles, de changement, de *passer à autre chose*, et en même temps, il semble que le changement soit de plus en plus rapide. Pour moi nous ne sommes plus dans des processus de changement faisant passer d'un état à un autre, mais plutôt dans des processus de mouvement continu qui sont imposés ou qui sont permis par l'environnement. Nous vivons semble-t-il une peur d'un certain *lâcher-prise* avec les modèles, une peur de se plonger dans le mouvement, c'est-à-dire dans des phénomènes et des processus instables par nature. La notion de mouvement implique de renoncer à construire et établir des modèles et accepter des ruptures répétées. Et s'il peut paraître plus incertain et moins sécurisant, le **mouvement** est peut-être aujourd'hui plus profitable à nos sociétés que le **changement**.

Enfin, concernant la question du numérique, du digital, de la dématérialisation, je pense que nous cessons peu à peu d'être dans des modèles traditionnels verticaux pour entrer dans des pratiques sociétales, qui essaient, et qui participent de **l'horizontalité**, et je souhaiterais illustrer un enjeu que je perçois sur ces questions d'horizontalité, à travers la relation entre l'outil numérique, et la question du savoir et de la connaissance.

La dématérialisation permet certes le partage de la connaissance, le partage du savoir, en lui donnant cette caractéristique de l'horizontalité, de l'immédiateté d'accès, d'une nouvelle gestion du stockage ou de l'enregistrement de la connaissance individuelle, mais elle prête aussi potentiellement le flanc à une provenance parfois peu identifiée. Nous passons d'une époque où la question du savoir et de la transmission de la connaissance, basée sur une *passation* verticale, avec un *maître* identifié comme tel qui nous enseigne quelque chose, et que l'on doit intégrer, à une époque de mise en commun apparente de la connaissance et du savoir.

Si ces dynamiques de partage sont proches de la création d'intelligence collective et sont des propositions de valeur qui émergent en permanence, qui permettent de construire, qui s'inscrivent dans une forme de mouvement, elles recèlent aussi culturellement un leurre, né de l'idée que plus les choses sont partagées, plus elles seraient fiables, plus elles participeraient à la connaissance.

Autrement dit, il me paraît utile d'énoncer que bien qu'une société se fonde culturellement sur ce que la majorité de ses membres partage en termes de savoir, de connaissance, de

pratiques mais aussi de croyances, nous devons être à mon sens collectivement vigilants quant à cette question du savoir : ce qui est massivement et globalement partagé n'acquiert pas **obligatoirement** de valeur objective. Et ce qui s'inscrit dans une forme d'universalité, par contre, acquiert une valeur culturelle incontestable, que cela soit du domaine du savoir ou de celui de la croyance. La culture individuelle peut-être émancipatrice et synonyme d'ouverture au monde, en revanche la culture collective et sociétale fabrique des enfermements même lorsque ceux-ci paraissent chaleureux et vivifiants.

Plus que jamais vient le temps mouvementé, mais créatif, de la pensée agile et de l'incertain.